

Le projet

Luc Tétreault

Numéro 9, 2008

Télécommandes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

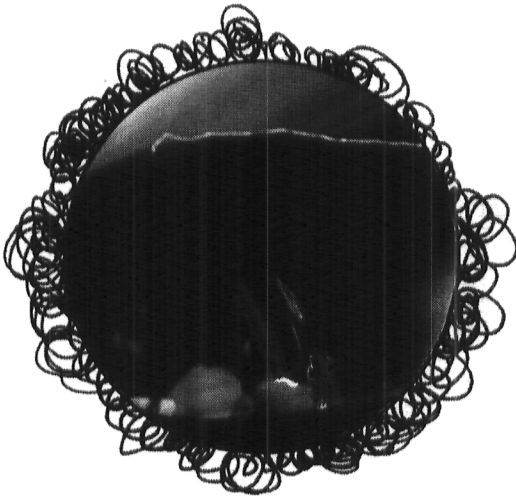
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tétreault, L. (2008). Le projet. *Biscuit Chinois*, (9), 68–75.



Luc Tétreault

Depuis qu'un crayon peut tenir dans sa main, Luc Tétreault s'amuse avec le destin de pauvres protagonistes qui évoluent tant bien que mal parmi les embûches qu'il leur sème. Éternel indécis, son parcours le fait basculer des arts aux sciences comme une girouette affamée.

le projet

Le concerto de Vivaldi pouvait être entendu depuis la rue sombre et déserte. À l'intérieur de la maison familiale, dans sa chambre au second étage, Gabriel tentait de rester concentré sur le projet qu'il devait présenter le lendemain matin. Ces exposés devant les autres élèves lui avaient toujours déplu. Il prévoyait pire pour celui à venir. Les dizaines de regards vides, accrochés à son acné sévère, à ses oreilles trop grandes, le paralyseraient. Encore plus pénible, deux jolies filles se mettraient à discuter et à l'aguicher alors qu'il tenterait de ne pas perdre le fil de son plan.

Les feuilles de notes jonchaient le plancher, comme si l'automne s'amusaient aussi à l'intérieur. Il les revoyait une à une, sans vraiment voir leur contenu. Il reconnaissait chacune d'entre elles. Avec tout le matériel dont il disposait, il s'assurait de convaincre au moins quelques-uns de ses camarades avant que les plus rapides le confrontent et le désarment. Trop habitué à échouer, il devait conjuguer tous les efforts nécessaires pour obtenir un résultat satisfaisant. Pour lui. Pour toucher au moins quelques âmes autour.

Tantôt debout de sa pleine grandeur sur son lit, maintenant recroquevillé sous sa lampe de chevet, il pointait le vide comme pour appuyer un argument solide. Hochant la tête de haut en bas, il convainquait d'avance les yeux réprobateurs qui douteraient de sa démarche. Pendant des heures, jusqu'à l'aube évidente, il s'interdit de fermer l'œil. De sa fenêtre ouverte, il pouvait sentir la fraîche brise de l'été qui s'en allait.

C'est l'esprit ailleurs qu'il se vêtit et quitta sa chambre pour prendre la direction de l'école, entamant la journée comme le condamné sa dernière.



Le soleil déforme l'horizon. Le boulevard, devant la voiture qui roule à vitesse modérée, se perd dans un infini étincelant. Les bâtiments du centre-ville et leurs milliers de fenêtres renvoient la lumière dans tous les sens. La ville s'éveille. La chaleur évacuée par les bouches d'égout se transforme en nuages au contact de l'air frais qui ne tardera pas à se réchauffer. Plusieurs badauds déambulent déjà sur les trottoirs nettoyés au cours de la nuit.

La vitre baissée, le coude à l'extérieur, Vincent termine son café matinal. Les gouttes qui sèchent maintenant sur sa cravate témoignent de l'état désinvolte avec lequel le jeune cadre se rend au boulot.

Alors qu'il patiente au feu de circulation, le doux ronronnement du moteur trouve écho sur les immeubles tout près. Vincent balaie l'intersection du regard. Sur sa gauche, un grand adolescent aux cheveux longs et gras apparaît. Il semble marmonner quelques paroles qui res-

tent indistinctes à mesure qu'il approche. Il marche d'un pas très rapide et mal aisé. Ses poings sont solidement refermés sur les bretelles de son sac à dos et ses jointures blanches détonnent avec la peau trop rouge. Passant devant la voiture, le visage boursoufflé et boutonneux, il ne tourne jamais la tête et continue d'observer le sol.

À contre-jour, Vincent suit des yeux la sombre silhouette et remarque, de l'autre côté de l'intersection, trois autres jeunes, immobiles. Ils fixent la voiture. Non, ils fixent l'adolescent. Le reste se déroule très vite : le sac d'école qui atterrit près de la voiture, la pauvre victime étendue sur le sol, les trois assaillants frappant tour à tour. Sans trop savoir comment ni pourquoi, Vincent est dans la rue et il court. Apeurés, les trois voyous lui lancent des insultes, crachent par terre et prennent la fuite. Il ne les a pas bien observés. Il ne pourrait pas les reconnaître.

— Mon sac, y est où mon sac ?

L'adolescent ensanglanté se relève et marche en direction de la voiture, ignorant son bienfaiteur.

— Près de ma voiture. Est-ce que ça va ?

— Bein oui, c'était pas la première fois... pis c'est sûrement pas la dernière.

Il a lancé la phrase, coupée en deux. La froideur des mots mélangée aux gestes prompts pour récupérer son sac mettent Vincent mal à l'aise. Une mince ligne de sang coule du nez violenté. Le liquide s'accumule sur le jeune cou ampoulé.

— Attends, j'ai une trousse de secours à l'arrière de ma voiture.

La familiale attend toujours devant le feu de circulation, devenu vert depuis longtemps. Les yeux rivés sur les grandes oreilles que l'acné a réussi à ravager, Vincent aide tant bien que mal le jeune homme, qui paraît s'être échappé bien loin dans sa tête. Ses lèvres tremblent, n'aidant en rien à l'opération de nettoyage. Quelques minutes meurent avant qu'il ne prenne enfin la parole.

— J'vais être en retard pour mon projet, à l'école, lance-t-il subitement, la déception et l'empressement se lisant dans ses yeux.

Sensible aux tremblements et à l'apparente envie du pauvre garçon de se rendre à l'école, Vincent lui offre de le conduire à sa destination. Il tend le bras pour prendre son sac d'école et lui ouvre la portière du côté passager. Réintégrant sa voiture, le conducteur se masse l'épaule.

— Dis donc, il est lourd ton sac. C'est quoi ton projet ?



Gabriel était arrivé juste à temps. Grâce à l'homme à la cravate, il était parvenu à l'école sans rencontrer ses assaillants de nouveau. Sain et sauf, il a pu impressionner ses compagnons de classe avec son projet, que tous ont accueilli avec surprise. La stupeur sur le visage de son enseignante prouvait bien qu'elle ne s'était pas attendue à tant d'audace dans la présentation.

Il avait pu exécuter son plan d'un bout à l'autre, sans même avoir à diverger à cause de complications qu'il avait vainement anticipées. À la fin, il était tout sourire. Il y était parvenu. Ce qui le rendait fier, c'est comment les autres élèves, ceux qui n'avaient pas assisté à son

exposé, sauraient bientôt combien sérieux il fallait le considérer.

Il avait aussi très hâte que ses parents voient son bon résultat.



L'horloge, au bas de l'écran, marque 17 h 00. Vincent n'a pas vu le temps passer. Il n'a même pas pris de pause ce midi pour sortir prendre un café. Les derniers contrats de la boîte sont finalement dans la poche, et il lui faut trouver les fournisseurs le plus vite possible. Mais aujourd'hui, il est temps pour Vincent de quitter le bureau. Il rapatrie quelques papiers qu'il insère au hasard dans les compartiments de sa mallette, fourre son portable au fond de sa poche de pantalon et quitte l'édifice en direction du stationnement.

Le souvenir de la matinée lui revient lorsqu'il ouvre la portière arrière de la voiture pour y glisser ses affaires. Sur la banquette, où il avait déposé le sac à dos de l'adolescent, gît un tube rouge. Il s'agit sans doute d'un bâton de colle. Par chance, se dit-il, le contenu ne s'est pas liquéfié et n'a pas coulé sur le siège. Il le jettera en arrivant à l'appartement.

Le retour se déroule mieux que de coutume. La circulation est dense, certes, mais les grandes artères de circulation qu'il craignait congestionnées s'avèrent presque désertes. Il arrive chez lui trente minutes plus tard ; une heure en avance sur son horaire habituel. Une fois la voiture garée, il monte les six étages à pied et franchit le seuil de son logis avec grand soulagement.

Il envoie promener sa cravate, déboutonne quelque peu sa chemise et s'affale sur le confortable sofa, ignorant les sept messages que lui annonce son répondeur. Une courte recherche lui permet de trouver la télécommande, bien dissimulée entre deux coussins, sous lui. Il met le téléviseur sous tension juste quelques minutes avant d'aller préparer son repas.

Malheur, c'est l'heure des nouvelles. Changement de canal. Encore des nouvelles. Plus il changeait de chaîne, plus les images se ressemblent. À croire qu'une même nouvelle accapare l'attention de tous les médias. Vincent laisse tomber la commande des canaux au profit de celle du volume. Pour l'instant, aucun commentateur ne parle. On n'a droit qu'au silence qu'offre la scène, entrecoupé de quelques cris de terreur.

L'image a probablement été prise à partir d'un hélicoptère. À en juger par la splendeur du soleil et surtout par l'heure inscrite en bas de l'image, les événements datent de la matinée. On voit des gens courir dans tous les sens et quitter ce qui devait être un endroit public. Tout près, des dizaines de voitures de police, des ambulances à perte de vue. La caméra revient sur terre et on aperçoit de jeunes adolescents courir vers l'objectif. Autre plan, plus près du bâtiment. Il s'agit d'une école.

Une voix brise le silence. « Les autorités ont mis du temps à arriver sur les lieux, ce qui a permis au jeune agresseur de faire plusieurs victimes. Au moment où je vous parle, on confirme que vingt étudiants, dont l'instigateur de la tuerie, ont été retrouvés morts. Une dizaine d'autres ont été blessés grièvement. »

La voix, Vincent ne l'entendait pas. Pas plus que le téléphone qui s'est mis à sonner. Ses oreilles bourdon-

ment. À l'écran de la télévision trône la photo d'un adolescent aux longs cheveux noirs. L'acné avancée et les yeux bizarres sont sans équivoque.

« La police affirme que les caméras de surveillance de l'école ont capté des images qui permettraient d'établir que le jeune étudiant avait un complice, venu le déposer à l'école en voiture. C'est le suspect, toujours recherché et dont nous vous présentons à l'instant des images, qui aurait remis à l'étudiant le sac à dos rempli d'armes et d'explosifs de ce genre. »

Le présentateur tient à la main une douille d'arme à feu, de forme tubulaire, rouge.